



# Ernestina, chilienne

Ernestina est arrivée à Paris ses valises pleines de tapisseries bordées par les femmes de prisonniers, les « arpilleras », leur seule ressource. Le mari d'Ernestina a passé dix mois au camp de Tres Alamos. Elle est chilienne. Elle témoigne.

Une nuit, ils l'ont emmené. Ils sont entrés, huit hommes armés de mitraillettes, des militaires, ils ont renversé des meubles, tué le chien. Il était trois heures du matin. A cinq heures et demie, quand le couvre-feu finit, je suis sortie alerter les voisins. Dans les « poblaciones »

alentour, ce petit matin-là, d'autres femmes sortaient, épouvantées, avec le même cri : « Ils l'ont emmené. » La rafle avait fait 40 prisonniers, 40 ouvriers. Nous nous sommes retrouvées, femmes, mères ou compagnes, à la première oasis d'espoir : le vicariat de la solidarité, aide légale



Miguel - Norma

de l'Église aux prisonniers politiques. Nous ne nous connaissions pas, nous avons décidé d'agir ensemble pour les retrouver, nous les quarante de cette nuit-là. Les retrouver, et en attendant, survivre. Autour de chacune de nous se tissait le cercle de la solidarité du quartier. D'autres étaient passées par là avant nous. De maison en maison, la nouvelle circulait et venait l'aide, le pain, le riz, le lait. Dans chaque église, l'atelier d'artisanat nous accueillait. Le vicariat de la solidarité

a pris en charge la vente et l'exportation des tapisseries, les « arpilleras », c'est notre seule ressource. Je me souviens de cette très jeune femme de notre groupe, si fraîche et soignée. Elle tressait chaque matin ses cheveux noirs, sortait, allait à la police répéter sa demande, travaillait à l'atelier, tenait sa maison, parlait avec ses voisins, ses enfants. Et toujours, au fond des yeux, cette ombre, cette angoisse : « Où est-il ? Est-il mort ou vivant ? »  
Les jours passaient de police en pri-

*suite page 32*

**Pinochet n'en finit pas d'inventer dans l'horreur : ses services spécialisés disposent désormais de chambres de torture mobiles installées dans des camions. Mais cette broderie patiemment tissée est comme le symbole de la résistance qui renoue sans fin ses fils.**

## Ernestina, chilienne

*suite de la page 31*

son, d'avocat en ministère, en caserne. Toujours des files d'attente. Toujours la même question : « Disparu ? Non. Que lui ont-ils fait ? Où est-il ? » Cette grand-mère de 75 ans, trop seule, trop fragile, s'était mise à marcher des journées entières à la recherche de son compagnon disparu. Elle oubliait le sommeil et la faim. Au bout de sa vie, elle avait tout perdu.

### La barrière

A la réunion de l'atelier, chaque semaine, on discutait de l'achat de matériel, des possibilités de vente. Et surtout, dans ce travail, chaque femme trouvait à exprimer son angoisse, sa vie quotidienne, son espoir. A Santiago, des poblaciones entières, là où l'on avait construit des maisons en dur, ont été expulsées, rejetées vers de nouveaux bidonvilles dans des zones non urbanisées, très loin. Les transports sont vides. On va à pied. Partout la misère nous a grignotés. On ne peut plus payer l'électricité. On s'éclaire à la bougie et le feu de bois à même le sol de la cuisine remplace la cuisinière à gaz. Bien souvent, même l'eau est coupée. Un ouvrier gagne maintenant 800 pesos par mois. Le gouvernement de Pinochet a changé la monnaie : un peso d'aujourd'hui vaut 1.000 escudos de l'unité populaire, mais même avec 800.000 escudos on ne s'en sort pas. Le pain, qui coûtait 11 escudos le

kilo en 1973, vaut maintenant six pesos (6.000 escudos). Le lait est passé de 7 escudos à 5 pesos, la viande de 7 escudos le kilo à 60 pesos (60.000 escudos). Même ceux qui ont la chance d'avoir gardé un travail ont faim.

Je me souviens d'une autre femme de notre groupe qui avait dû enlever son fils de l'école car la junte a supprimé les bourses et fermé les cantines scolaires. Même la distribution de lait instaurée pendant l'unité populaire n'existe plus. Les enfants s'évanouissent en classe. Avec les ateliers d'artisanat, chaque « arpillera » vendue permet de faire vivre une famille quelques jours. Les liens de la communauté se resserrent. On s'entraide pour survivre. C'est sur ce fond de misère que la terrible Gestapo de Pinochet, la Dina, opère. Elle est présente partout. Mais on a appris à se méfier. Elle se heurte à la barrière du peuple.

### Rien à perdre

Pour le groupe des quarante, peu à peu, au fil des semaines et des mois, des informations arrivaient : l'un est retrouvé en prison, l'autre en camp de concentration, un autre est mort. Cette femme à qui on a dit un jour que son mari s'était suicidé ne l'a pas cru. Elle l'a cherché à la morgue pour retrouver un corps mutilé par la torture. Nous, les quarante de la même rafle, nous

avons décidé toutes ensemble de veiller le mort avec elle. On avait éloigné les amis et les parents, par sécurité. La Dina nous surveillait. Mais nous, qu'avions-nous à perdre ? Et cette femme, comme beaucoup d'autres, est entrée dans la Résistance. Elle s'est mise à lutter. Elle était présente partout. Prise par la Dina, relâchée, rien ne l'arrêtait. Avec les parents d'élèves. Pétitions et délégations au ministère de l'Education pour réclamer la réouverture des cantines et le rétablissement des bourses. Au centre des mères, démarches auprès des autorités pour poser les problèmes de malnutrition infantile. Délégations dans les mairies investies par les militaires. Au comité de locataires, démarches semblables pour le logement, contre les coupures d'eau. A la Centrale unique des travailleurs, mise hors la loi par la junte, maintien de l'organisation, du travail.

Dans une réunion de mères convoquée par les femmes de militaires, entourée de gardes à la mitrailleuse, les femmes dénoncent la fermeture des centres de PMI et la mort d'enfants laissés sans soins. Ils ont incendié une exposition d'arpilleras. Tant de femmes avaient crié dans ces broderies leur douleur et leur volonté de vivre. Ils ont cru, en les brûlant, étouffer leur cri. Ils se sont trompés. Plus forte est la solidarité. Plus résolue la Résistance.

Dans les foyers, dans les églises, on écoute la radio interdite, les émissions de l'unité populaire en exil, envoyées de Moscou. Partout on espère et on lutte. Même dans les camps de prisonniers. Chaque bout de bois, chaque pièce de monnaie est un prétexte pour graver quelques images, quelques mots, un poème, pour exister. Ainsi ce message, maladroitement entouré de la tendresse de quelques petites fleurs « Anita, rien ne peut nous séparer. Il y aura d'autres mois d'août et nous serons ensemble. La vie triomphera. Je t'aime. Miguel ».

Et dans les tapisseries brodées, comme un écho à cette promesse, éclate en couleurs le rêve de vivre à nouveau.

*Témoignage recueilli par  
Cécile AUTIN.*